

Poème inspiré de la tradition indienne et adapté pour une récitation devant des amis. Il s'agit d'une adaptation libre d'un **ghazal** (forme poétique ourdoue et persane), mêlant mélancolie, résistance et beauté

Thèmes chers à la poésie indienne des XVIIe–XIXe siècles, période où l'Inde était en contact avec les Compagnies des Indes.

« Le Chant du Voyageur »

(Inspiré des ghazals de Mirza Ghalib et de la poésie soufie indienne)

« Je suis parti sur les routes où le vent chante,
Où les montagnes portent des cicatrices d'or,
Et les rivières murmurent des secrets anciens,
Que les hommes ont oubliés, mais que la terre se souvient.
J'ai vu les palais des rois, leurs murs de marbre froid,
Leurs jardins où les roses saignent sous la lune,
J'ai vu les marchands venir avec leurs navires lourds,
Leurs coffres pleins de promesses, leurs yeux pleins de mensonges.
J'ai marché parmi les tisserands, les paysans courbés,
Leurs mains calleuses tissant l'avenir comme du coton,
Leurs chants plus forts que les canons des étrangers,
Leurs rires plus clairs que l'aube sur le Gange.
On m'a dit : « L'Inde est un rêve, un pays de légendes,
Où les dieux dansent et où les hommes prient. »
Mais j'ai vu les chaînes, j'ai vu les larmes,
J'ai vu les enfants grandir avec la faim pour compagne.
Pourtant, quand tombe la nuit sur les champs de canne,
Quand les feux s'allument comme des étoiles tombées,
Je sais que cette terre ne pliera pas,
Car ses racines boivent la lumière des ancêtres.
Un jour, les navires repartiront, lourds de nos épices,
Mais ils emporteront aussi le poids de nos silences,
Le sel de nos sueurs, le feu de nos colères,
Et le parfum tenace de la liberté. »

Poème inspiré de la tradition **tamoule** et des thèmes de résistance, de nature et de mémoire collective. Ce texte s'inspire des grands poèmes épiques indiens comme le **Silappatikaram**, mais aussi des chants populaires qui ont traversé les siècles en Inde du Sud.

Il est conçu pour être récité avec emphase, lors d'une réunion autour du thème des Compagnies des Indes.

La Terre et la Mer »

(Inspiré des poèmes tamouls classiques et des chants de pêcheurs)

« Écoutez le chant des vagues qui frappent les rochers de Mahé,
Écoutez le vent qui porte les noms des disparus,
Ceux qui sont partis sur des bateaux sans retour,
Ceux qui ont vu leurs terres promises à des étrangers.
Ici, les cocotiers se balancent comme des danseurs sacrés,
Leurs feuilles écrivent dans le ciel des histoires sans mots,
Des histoires de femmes attendant sur le rivage,
Leurs mains pleines de coquillages, leurs cœurs pleins d'absents.
Les marchands sont venus avec des contrats signés,
Des mots que nos pères ne savaient pas lire,
Ils ont pesé nos épices, compté nos perles,
Mais ils n'ont jamais su peser le poids de nos silences.
Nous, nous savons que la mer n'appartient à personne,
Que le sel dans nos cheveux est plus ancien que leurs lois,
Que les étoiles qui guident leurs navires
Sont les mêmes qui ont guidé nos ancêtres.
Un jour, un enfant demandera :
« Pourquoi ces murs en ruines ?
Pourquoi ces ports où plus personne n'accoste ? »
Nous lui dirons : « Ici, la terre a refusé de plier,
Ici, les hommes ont choisi de rester debout. »
Alors, quand vous entendrez les tambours au loin,
Quand vous verrez les feux allumés sur les collines,
Sachez que ce n'est pas une fête, mais un serment :
Que cette terre ne sera jamais un butin. »

Poème narratif, inspiré des **récits épiques indiens** et des **chants de résistance** qui ont émergé pendant les périodes de contact avec les puissances européennes.

Ce texte mêle la grandeur des paysages indiens, la fierté culturelle et une touche de défi face à l'invasion étrangère.

« Le Serment des Collines »

(Inspiré des légendes rajputes et des récits de résistance face aux envahisseurs)

« Au cœur des collines bleues, là où le vent se tait,
Où les aigles tracent des cercles dans le ciel infini,
Les anciens racontent une histoire que le temps n'a pas effacée :
Celle d'un peuple qui refusa de plier, même sous les sabres et les promesses.
Les étrangers arrivèrent avec des cartes et des compas,
Leurs yeux avides mesurant nos vallées, nos forêts, nos fleuves.
Ils parlèrent de commerce, de traités, de « civilisation »,
Mais leurs mains tremblaient en touchant nos dieux de pierre.
Nos rois, fiers comme des lions blessés,
Refusèrent leurs pièces d'or et leurs miroirs brisés.
« Notre richesse, dirent-ils, n'est pas dans vos coffres,
Mais dans le chant des femmes au puits, dans le rire des enfants sur les places. »
Les collines se firent forteresses, les forêts devinrent des remparts,
Chaque arbre, chaque rocher devint un soldat silencieux.
Les nuits, on entendait les tambours parler aux étoiles,
Et les feux de camp dessinaient des rêves plus grands que la peur.
Un vieillard, les yeux pleins de braise, nous dit un soir : « Ils peuvent prendre
nos épices, nos soies, nos pierres précieuses,
Mais ils ne prendront jamais ce qui fait battre nos cœurs :
La mémoire de ceux qui, avant nous, ont choisi la flamme plutôt que l'ombre. »
Aujourd'hui encore, quand le vent souffle de l'est,
On entend comme un écho de ces serments anciens.
Les collines murmurent, les rivières chuchotent :
« Nous sommes toujours là. Nous n'avons jamais cédé. »

Poème intime et métaphorique, inspiré des **ghazals** (poèmes lyriques ourdous) et des **chants soufis** de l'Inde médiévale.

Il évoque la résistance silencieuse, la mémoire des ancêtres et la beauté indomptable de l'Inde.

« Ce que la Terre Murmure »

(Inspiré des ghazals de Mirza Ghalib et des poèmes de Kabir)

« Ils sont venus avec des navires chargés de promesses,
Leurs voiles blanches comme des pages vides,
Prêts à y écrire nos noms, nos prix, nos destins.
Mais la terre, elle, ne signe aucun contrat.
Elle se souvient des pas des anciens,
De leurs chants gravés dans l'argile des rivières,
De leurs mains qui ont semé le riz comme des perles,
De leurs yeux qui ont vu naître mille soleils.
Ils ont pesé nos épices, compté nos pierres,
Mesuré nos côtes avec des règles de bois,
Mais comment peser le parfum du jasmin au crépuscule ?
Comment mesurer l'ombre d'un banyan centenaire ?
Nous, nous sommes les gardiens des feux oubliés,
Ceux qui savent que la cendre garde la chaleur des braises,
Que les murs lézardés racontent mieux l'histoire
Que les livres dorés de leurs bibliothèques.
Un jour, ils repartiront, leurs cales pleines de nos trésors,
Mais ils emporteront aussi le poids de nos regards,
Le sel de nos silences, l'écho de nos rires,
Et cette certitude : la terre ne leur a jamais appartenu.
Car chaque grain de sable ici sait son nom,
Chaque brise porte une prière ancienne,
Et quand le vent tourne, on entend encore
Le serment des montagnes : « Nous sommes libres. »

« Les Trésors et les Tempêtes »

Sur l'océan, les voiles gonflées,
Les vaisseaux partent, fiers et hardis,
Vers les Indes, terres enchantées,
Où la laque, les épices, brillent aussi.

Les soies légères, les perles fines,
Les diamants, la porcelaine et l'or,
Merveilles lourdes dans les cales pleines,
Rêves d'opulence et de trésor.

Mais l'océan, traître et profond,
Cache ses pièges sous les flots amers,
Tempêtes, récifs, vents qui grondent,
Et la mort qui rôde en ces enfers.

Les ennemis, démons aux ombres sourdes,
Guettent les trésors des bateaux,
Tandis que les fièvres, ardentes et lourdes,
Emplissent les cœurs de feux et de maux.

Gloire et fortune, ou bien trépas,
Telle était la loi des mers lointaines,
Les Indes offraient leurs éclats,
Mais exigeaient des vies humaines.